

STOCK

Richard Ernest Tremblay
Marc A. Provost
Floyd Francis Strayer

Éthologie et développement de l'enfant

Dans les collections
Stock/Laurence Pernoud

445 \$a Stock - Laurence Pernoud
= ISSN 0243-5187

- T. BERRY BRAZELTON, *Trois bébés dans leur famille, Laura, Daniel et Louis.*
T. BERRY BRAZELTON, *La Naissance d'une famille.*
ROBERT BALLION, *Les Consommateurs d'école. L'Argent et l'École.*
RÉMY CHAUVIN, *Les Surdoués.*
ELAINE HEFFNER, *Pour une mère adulte.*
ALEXANDRE MINKOWSKI, *Pour un nouveau-né sans risque.*
HUBERT MONTAGNER, *L'Enfant et la communication.*
HUBERT MONTAGNER, *Les Rythmes de l'enfant et de l'adolescent.*
JACQUES NIMIER, *Mathématique et affectivité.*
FRÉDÉRIC CHARVET, *Désir d'enfant, refus d'enfant.*
SIMON-DANIEL KIPMAN, *L'Enfant et les sortilèges de la maladie.*
FRANÇOISE DOLTO, DANIELLE RAPOPORT, BERNARD THIS, *Enfants en souffrance.*
RENÉ DUBOS, JEAN-PAUL ESCANDE, *Chercher. Courtisons la terre.*
ALAIN REINBERG, PAUL FRAISSE, CLAUDE LEROY, HUBERT MONTAGNER, HENRI PEQUIGNOT, HENRI POULIZAC, GUY VERMEIL, *L'Homme malade du temps.*
LAURENCE PERNOUD, *Il ne fait pas bon être mère par les temps qui courent...*
RENÉ ZAZZO, *Le Paradoxe des jumeaux.*
BIANKA ZAZZO, *L'École maternelle à deux ans : oui ou non ?*

M. R.

ETHOLOGIE
ET DÉVELOPPEMENT DE L'ENFANT

Ethologie

OMARK D.R., STRAYER F. et FERDINAN D. (EDS)
 Développement et éthologie de l'enfant
 New York : Garland STPM Press, 1980.

SHORE B., GASKER L., LARSEN S., TELL R., RIMMELAY R.L.
 (EDS) : Face-to-face with children
 New York : Guilford Press, 1981.

TREMBLAY R.E., FARVOLD A.M., JOSEPH R. (EDS)
 Le traitement des troubles comportementaux de l'enfant
 Paris : Fleurus, 1985.

8° R
85664
(8)

Stock/Laurence Perroud

DES MÊMES AUTEURS

OMARK D.R., STRAYER F.F. et FREEDMAN D.G. (EDS):
Dominance relations: an ethological view of human conflict and social interaction.
 New York : Garland STPM Press, 1980.

SHORE B., GAGNEE F., LARIVEE S., TALI, R., TREMBLAY R.E.
 (EDS): *Face-to-face with giftedness.*
 NEW YORK : Trillium Press, 1983.

TREMBLAY R.E., FAVARD A.-M., JOST R. (EDS):
Le traitement des adolescents délinquants. Paris : Fleurus, 1985.

01-50-061982-16224

10
M-12

Ouvrage collectif sous la direction de
R.E. Tremblay – M.A. Provost – F.F. Strayer

Ethologie et développement de l'enfant

Préface de René Zazzo

589
M

Stock/Laurence Pernoud

DI - 20.06.1985 - 16564

Ouvrage offert sous la direction de
R.E. Tremblay - M.A. Provost - F.F. Styrac

Ethologie et développement de l'enfant

Si vous souhaitez être tenu au courant de la publication de nos ouvrages, il vous suffira d'en faire la demande aux Éditions Stock, 14, rue de l'Ancienne-Comédie, 75006 Paris. Vous recevrez alors, sans aucun engagement de votre part, le bulletin où sont régulièrement présentées nos nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

Tous droits réservés pour tous pays
© 1985, Éditions Stock/Laurence Pernoud.



SOMMAIRE

Préface de René Zazzo	11
Remerciements	19
Liste des auteurs	21
<i>Première partie</i> : Introduction à l'éthologie.....	27
1. Perspective historique de l'éthologie	
M.A. Provost	29
2. Concepts et méthodes	
F.F. Strayer et R. Gauthier	41
3. Techniques d'enregistrement du comportement	
R. Gauthier.....	59
<i>Deuxième partie</i> : L'adaptation individuelle.....	77
4. Analyse génétique du comportement exploratoire de jeunes enfants	
M.A. Provost	79
5. Chronologie des comportements de communication et profils de comportement chez le jeune enfant	
A. Restoin, H. Montagner, D. Rodriguez, J.J. Girardot, D. Laurent, F. Kontar, V. Ullmann, C. Casagrande, B. Talpain	93
6. La reconnaissance des expressions faciales émotion- nelles	
G. Kirouac, F.Y. Doré, P. Gosselin	131
7. Intelligence et adaptation : l'ontogenèse de l'habileté des jeunes enfants à résoudre les problèmes dans leur vie quotidienne	
W.R. Charlesworth, P.J. La Frenière, A. Cloutier ..	147

<i>Troisième partie : L'adaptation adulte-enfant</i>	163
8. Les premières adaptations mutuelles	
T. Gouin Décarie et D. Poulin-Dubois.....	165
9. Contributions olfactives à l'établissement du lien mère-enfant	
B. Schaal.....	187
10. Interactions non verbales père-fils en situation d'apprentissage	
R.E. Tremblay, S. Larivée.....	213
11. La communication éducateur-enfant en garderie	
L. Desbiens, M.A. Provost et R. La Barre	235
12. La relation éducateur-enfant : une perspective biologique	
R.E. Tremblay	249
<i>Quatrième partie : L'adaptation aux pairs</i>	275
13. La dominance et l'influence sociale chez les jeunes enfants	
M. Trudel et F.F. Strayer.....	277
14. L'activité affiliative et le réseau cohésif chez les enfants d'âge pré-scolaire	
F.F. Strayer, O. Tessier et J.-L. Gariépy	291
15. La dominance et l'affiliation chez les enfants d'âge pré-scolaire : analyse transversale	
R. Gauthier et M. Jacques	309
16. Adaptation aux pairs à la garderie	
L. Petitclerc et J.F. Saucier	329
<i>Cinquième partie : Les difficultés d'adaptation</i>	347
17. Les gestes stéréotypés chez les enfants handicapés de la vue, dans un groupe de pairs	
M. Dumont et H. Markovits	349
18. Interactions non verbales éducateur-enfant en internat de rééducation	
R.E. Tremblay, L. Baillargeon et S. Mineau	361

19. L'adaptation sociale d'enfants handicapés et d'enfants normaux dans un milieu de garderie F. Delorme-Schoof et P. Précourt	377
20. La participation sociale dans un groupe de jeunes enfants aveugles J.-L. Gariépy.....	389
21. La communication par signes chez les enfants sourds J. Cosnier	403
Bibliographie	419



377	19. L'adaptation sociale d'enfants handicapés et d'enfants normaux dans un milieu de classe moyenne	377
387	F. Delorme-School et P. Pichon	387
397	20. La participation sociale dans un groupe de jeunes enfants handicapés	397
405	J.-L. Gauthier	405
418	21. La communication par signes chez les enfants sourds	418
	J. Coqueret	
	Bibliographie	
421	22. Les troubles de la lecture et de l'écriture	421
441	23. Les troubles de la lecture et de l'écriture	441
447	24. Les troubles de la lecture et de l'écriture	447
457	25. Les troubles de la lecture et de l'écriture	457
467	26. Les troubles de la lecture et de l'écriture	467
477	27. Les troubles de la lecture et de l'écriture	477
487	28. Les troubles de la lecture et de l'écriture	487
497	29. Les troubles de la lecture et de l'écriture	497
507	30. Les troubles de la lecture et de l'écriture	507
517	31. Les troubles de la lecture et de l'écriture	517
527	32. Les troubles de la lecture et de l'écriture	527
537	33. Les troubles de la lecture et de l'écriture	537
547	34. Les troubles de la lecture et de l'écriture	547
557	35. Les troubles de la lecture et de l'écriture	557
567	36. Les troubles de la lecture et de l'écriture	567
577	37. Les troubles de la lecture et de l'écriture	577
587	38. Les troubles de la lecture et de l'écriture	587
597	39. Les troubles de la lecture et de l'écriture	597
607	40. Les troubles de la lecture et de l'écriture	607



Préface

Éthologie et Psychologie

J'ai été très sensible à la confiance que m'ont manifestée les maîtres d'œuvre de ce livre, Provost, Strayer et Tremblay, en me proposant de rédiger cette préface.

Confiance d'autant plus flatteuse qu'ils savent fort bien que je ne suis pas personnellement enrôlé sous la bannière de l'éthologie, et que dans un ouvrage récent j'ai réagi contre une certaine tendance de cette science neuve à se substituer à la psychologie.

Mais il serait mal venu de commencer par des questions de bannière et de territoire. Ce qui importe tout d'abord, et qui minimise à l'avance mes réserves d'ordre sémantique ou théorique, ce sont les faits, la riche moisson que nous devons au mouvement éthologiste.

L'intérêt exceptionnel de ce livre est justement de présenter pour la première fois en langue française un état détaillé de l'éthologie, de ses conquêtes dans les domaines de la prime enfance, de l'enfance préscolaire, de l'enfance handicapée (mal-voyants, aveugles, sourds).

Ce livre, qui servira de manuel, n'est cependant pas une œuvre de seconde main : chacun des chapitres est rédigé par celui, par ceux qui sont les défricheurs des domaines en question, les plus éminents auteurs canadiens, français, américains. Le plan de l'ouvrage est en lui-même un guide. On y traite successivement de l'adaptation du jeune enfant en sa vie quotidienne, de l'adaptation de l'enfant aux adultes en diverses situations, de l'adaptation à ses compagnons, enfin des difficultés adaptatives plus ou moins graves créées par les handicaps.

Et tout naturellement, parce que nous sommes dans une approche où l'enfant n'est pas abstrait de son milieu, de ses conditions concrètes d'existence, le savoir qui nous est transmis

prend forme d'enseignements pratiques, de savoir-faire. Ce qui explique en partie un autre caractère de cet ouvrage. Pour triviale qu'elle soit, la formule « du producteur au consommateur » lui convient assez bien.

C'est aussi question de style. Les auteurs ont écrit dans une langue facilement accessible aux non-spécialistes. Sauf peut-être, mais pouvait-il en être autrement, pour les deux chapitres d'ordre notionnel et technique.

C'est pourquoi, tout autant pour les profanes que pour les initiés, je vais essayer de dégager en termes bruts ce que je considère comme essentiel dans l'histoire et dans l'esprit de l'éthologie, qui est une attitude bien plus qu'une discipline close.

A l'origine, le terme éthologie, tel qu'on l'entend aujourd'hui, ne s'appliquait pas à l'étude de l'homme, mais exclusivement à l'animal. Donc on n'avait pas à s'embarrasser de *psyché*, des problèmes de l'âme. On avait à décrire en toute objectivité des comportements, ce qu'en anglais on désigne comme *behaviours*. Cependant, contrairement aux « behavioristes » américains qui refusaient tout recours explicatif à la biologie, les éthologistes en faisaient le fondement de leurs investigations. Les questions relatives à l'inné, à l'équipement héréditaire de l'espèce, passaient au premier plan. Ainsi s'opère, au début du siècle, le mariage inattendu du behaviorisme et de la biologie.

Ce n'est pas tout. L'intention très explicite de cette « biologie du comportement » en rupture avec les traditions de laboratoire fut d'observer les animaux dans leurs conditions naturelles de vie. Passèrent alors en priorité les oiseaux, les abeilles, les fourmis, bref, des espèces dont l'activité sociale était patente. Ainsi l'accent était mis sur les rapports de l'individu avec ses congénères.

Ce que la psychologie de l'homme tardait à faire, l'éthologie le pratiquait d'emblée.

Mais est-il possible de regarder l'animal sans penser à l'homme ? Et d'ailleurs l'inspiration de la plupart des éthologistes ne provient-elle pas de Darwin, qui a fait rentrer notre espèce dans l'ordre de la Nature, dans la phylogénèse animale ? Alors, un beau jour, l'homme a été pris par l'éthologie. Il ne pouvait y échapper. Ce qui m'étonne d'ailleurs, eu égard à l'inspiration évolutionniste, c'est qu'on ait créé l'expression éthologie *humaine*, alors qu'on ne parle jamais (sauf erreur) d'éthologie animale. N'y a-t-il pas là comme l'expression d'un remords, le souci de conserver à l'homme son privilège de création à part ?

La présentation que je viens de faire est une vue cavalière de ce mouvement scientifique. J'en donnerai maintenant une vue personnelle en ce sens qu'elle correspond à ma propre expérience. De surcroît, elle illustrera par un exemple privilégié la jonction entre l'éthologie et la psychologie de l'enfant.

Trois dates-jalons : 1953, 1958, 1974.

1953. C'est la rencontre (au sein d'un groupe d'études qui devait se réunir tous les ans jusqu'en 1956) du psychanalyste britannique John Bowlby avec l'Autrichien Konrad Lorenz, considéré comme l'un des pères fondateurs de l'éthologie. Bowlby, esprit ouvert et curieux, s'intéresse aux travaux de Lorenz et l'interroge sur ses méthodes. Je rapporterai plus loin les réponses de Lorenz que je rencontrais, moi aussi, pour la première fois.

1958. Dans son historique, M. A. Provost marque la même date d'une pierre blanche. C'est l'année où Bowlby et Harry Harlow, éthologiste américain, opérèrent sans aucune préméditation une stupéfiante convergence, par la publication de deux articles, celui de Harlow étant consacré au bébé singe (macaque rhesus), celui de Bowlby au bébé humain. Ces deux articles détonateurs, selon l'expression de Provost, seront les bases de la fameuse théorie de l'attachement : en toute espèce où le petit ne peut survivre par ses propres moyens, existent des mécanismes innés d'attachement chez l'enfant. Attachement originel qui sera la condition, la matrice de tous les attachements futurs de l'individu (ce qui d'ailleurs ne sera pas confirmé pleinement par la suite).

1974. Pour vaincre les résistances à la théorie de l'attachement, je publie sous forme de livre le texte intégral d'un colloque épistolaire auquel ont participé douze auteurs, psychologues, psychanalystes, éthologistes, parmi lesquels : Lorenz, Bowlby, Harlow¹. De ce dialogue, de cet effort de compréhension entre auteurs d'orientations diverses, et souvent opposées, se dégagent deux idées majeures. La première est le rôle primordial des échanges avec autrui dans la formation des conduites individuelles et d'abord la nécessité de mieux préciser, de promouvoir le concept de lien, de liaison (*bond, bindung*) : quels sont les mécanismes qui déterminent le fait que deux individus sont ensemble ? La seconde idée est celle d'une approche comparative : des mécanismes différents peuvent accomplir une fonction identique. Ainsi la signification du comportement humain s'éclaire, du moins en partie, par l'observation du comportement animal.

1. *L'Attachement*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1974 (2^e éd., 1979).

Et Philippe Malrieu, psychologue aux antipodes des positions de Lorenz, énonce une remarque que celui-ci pourrait faire sienne : « Le problème des rapports à autrui reste profondément affecté par des idéologies concurrentes ; ainsi sont dressés des obstacles qui ne peuvent céder que sous l'effet de conversions plus ou moins difficiles¹. »

Cependant, que devient la psychologie en ces difficiles conversions ? Subsiste-t-il une frontière entre elle et l'éthologie, une différence d'attitude entre les deux, et laquelle ? La question se pose très directement à propos de ce livre que je préface. Je m'attendais bien à y trouver Strayer et Montagner. Mais pas du tout Thérèse Gouin Décarie, connue internationalement comme psychologue.

Ce qui caractérise, me semble-t-il, le mouvement éthologiste, c'est sa préoccupation des fonctions identiques au travers de mécanismes physiologiques plus ou moins différents d'une espèce à l'autre, c'est le fil directeur de la phylogénèse. En ce sens, l'éthologie se distingue autant de l'entomologie que de la zoopsychologie de laboratoire. L'observation directe en milieu naturel est sa méthode obligée, mais elle n'est pas son critère d'identité comme le croient ses néophytes, ce qui les conduit à annexer allégrement des travaux appartenant à un tout autre courant, et plus ancien.

Toute une longue tradition psychologique inaugurée aux États-Unis par Margaret Barker, et à laquelle je me suis initié dans les années 30 chez A. Gesell et à l'université Columbia, cultive cette approche naturaliste avec une rigueur qui n'a jamais été dépassée². C'est celle qu'utilisent en France et ailleurs les psychologues de l'âge préscolaire, comme l'illustre encore récemment Bianka Zazzo dans son ouvrage *L'École maternelle à deux ans*³. C'est une approche que j'ai pratiquée moi-même dès 1950. Si j'en parle c'est parce que Blurton-Jones, dont les avis font autorité, cite ce travail de 1950 comme un exemple d'éthologie humaine⁴. Serais-je donc un éthologiste sans le savoir ?

L'éthologie est en pleine expansion, la psychologie est en crise, mais ne l'a-t-elle pas toujours été ?

1. *Op. cit.*, p. 106-117.

2. *A technique for studying social-material activities of young children*, N.Y. Columbia Univ., 1930.

3. Paris, Stock/Laurence Pernoud, 1984.

4. In *Ethological studies of Child Behaviour*, Cambridge Univ. Press, 1972.

La première commence à s'interroger, ainsi qu'en témoigne l'excellent chapitre de Strayer et Gauthier, sur les concepts qu'elle a engendrés.

La seconde est toujours à la recherche de son objet et de son unité, grignotée par l'éthologie mais aussi sur d'autres bords par les neuro-sciences. Peut-on penser que cette double agression aura pour effet de la forcer à mieux savoir ce qu'elle est, à se mieux définir ?

Mais de définition stricte, je doute qu'il y en ait jamais, pas plus pour elle que pour l'éthologie. L'identité de chacune ne saurait être qu'une attitude, l'affirmation d'un projet toujours révisable.

Et ce n'est pas leur nom de baptême qui peut nous éclairer vraiment. Pour la psychologie comme pour l'éthologie, il y a rupture avec l'étymologie. De façons d'ailleurs différentes.

La psychologie a rompu avec Psyché, mais sans parvenir vraiment à lui trouver un substitut, un principe d'unité qui ne soit pas autre chose qu'un avatar de l'âme. Elle est déchirée, ou du moins ballottée, entre ses analyses rigoureuses, mais fragmentaires, et sa vocation de comprendre l'individu, son projet d'une science de la Personne. Mais la Personne, si l'on entend par là le Sujet, ne saurait être *objet*. Il y a contradiction dans les termes. Alors comment en sortir, sauf à réviser la notion même de science ou à la nier ?

L'usage actuel du mot éthologie marque au contraire une rupture à peu près complète avec l'étymologie, sans nostalgie aucune. Au temps de Shakespeare, on qualifiait d'éthologistes les comédiens ayant des rôles de composition. Puis l'éthologie a été définie comme science des mœurs (*ethos*) ou de la morale. Enfin, avec Geoffroy Saint-Hilaire, l'idée de morale disparaît puisque avec ce naturaliste il s'agit exclusivement d'animaux. Restent les mœurs. Sans même le problème d'une filiation avec celles de l'espèce humaine. Darwin n'est pas encore intervenu.

L'idéologie, qui est souvent le ressort en même temps que la dérision d'une idée juste, nous éclaire mieux que l'étymologie sur l'intention de nos sciences.

Ainsi, à travers le brouillard de certaines productions psychologiques, c'est bien le projet légitime d'une connaissance de l'individu qui transparait. Toute la psychologie, toutes les psychologies tendent vers l'homme.

Les intégristes de l'éthologie, quant à eux, tiennent le langage d'une science réductrice et irréductible. Ce langage est froid. Et à l'égard de l'homme, cynique. L'homme ne s'explique que par sa nature animale, par ses programmes héréditaires. L'animal lui

donne à voir les modèles fondamentaux de ses conduites. L'idéologie innéiste traduit en la caricaturant une notion qui s'est révélée féconde. Il y a toujours danger à tomber du côté où l'on penche.

Dans le feu de la polémique, irrité par les propos des culturalistes à tous crins, Lorenz a contribué à donner de l'éthologie une image outrancière.

Je surprendrai donc beaucoup de lecteurs en faisant appel à lui pour terminer cette préface en toute sérénité.

J'ai publié naguère une déclaration de Lorenz formulée dans les textes préparatoires à notre rencontre de 1953¹. La voici : « L'éthologiste qui s'attache à déterminer à un degré inférieur la nature des lois biologiques peut seulement proposer les résultats qu'il obtient à celui qui étudie les processus vitaux d'un niveau supérieur. Il espère que ce dernier pourra s'appuyer sur ses résultats pour expliquer les phénomènes avec lesquels il est aux prises de son côté. » Je traduis « ce dernier » par le psychologue. Et Lorenz continue en ces termes : « Deux processus connus depuis longtemps [...] peuvent présenter de l'intérêt pour qui étudie le développement de l'enfant : le mécanisme inné de déclenchement (*I.R.M.* en anglais) et le type de conditionnement dénommé empreinte (*imprinting*). » On remarquera dans ce texte que Lorenz envisage l'intérêt de l'éthologie directement par rapport avec la psychologie de l'enfant. C'était une prévision que le présent ouvrage vérifie pleinement. Si l'éthologie ne s'est guère aventurée plus avant, c'est sans doute qu'à partir d'un certain âge l'importance des influences culturelles est telle qu'elles recouvrent les fondements d'ordre biologique.

Mais cette définition liminaire que Lorenz donne ainsi à l'éthologie ne satisfait pas complètement Bowlby, encore profane en la matière. « Pourquoi ce terme ? »

L'occasion est ainsi donnée à Lorenz de mieux cerner et le mot et la chose. « Ce terme éthologie, repris par Tinbergen à Heinroth, je le considère, dit-il, comme plutôt regrettable. Il est ambigu. Il crée des malentendus avec les psychologues. Mais je pense qu'il est trop tard maintenant pour y changer quelque chose. Personnellement, je ne me suis jamais servi de ce mot. En allemand, je dis *Vergleichende Verhaltenslehre*. En anglais, il faudrait pouvoir dire *Comparative Behaviourology*. Mais je concède aux psychologues que

1. Rapportée dans *Où en est la psychologie de l'enfant*, Paris, Denoël, 1983.

le mot éthologie est plutôt lamentable. » S'exprimant en anglais, Lorenz avait dit plus brutalement « *really awful* » (vraiment terrifiant).

Un tiers de siècle s'est écoulé. Nous étions alors aux débuts du mouvement, en un temps où il n'était connu que d'un cercle étroit de zoologistes. Vingt ans plus tard, trois prix Nobel (attribués à Tinbergen, à von Fritsch et à Lorenz) en consacrent la gloire. Aujourd'hui c'est, en France, la publication de ce livre, de cette somme considérable de travaux, de découvertes.

Les propos tenus en 1953 par Lorenz avaient valeur prophétique. Les lecteurs pourront en juger.

Il avait bien compris qu'il était déjà trop tard pour refuser un mot, mais que le temps était venu pour les psychologues et les zoologistes de travailler en commun.

Il avait prévu que l'attitude éthologique allait enrichir notre compréhension de l'enfance. Elle l'a profondément transformée. Et lui, qui tel le roi Salomon sut parler aux oiseaux et aux poissons, ne brade pas la psychologie. Bien au contraire. Il esquisse en quelques mots une théorie des niveaux où la psychologie apparaît comme le couronnement des sciences de la vie.

Il appartient aux chercheurs d'aujourd'hui et de demain de donner forme à cette théorie.

Elle est déjà préfigurée dans ce livre.

René ZAZZO.

l'écrit ethnologique... l'écrit ethnologique... l'écrit ethnologique...

Un tiers de siècle... l'écrit ethnologique... l'écrit ethnologique... l'écrit ethnologique...

l'écrit ethnologique... l'écrit ethnologique... l'écrit ethnologique...

Remerciements

Ce livre fut mis en chantier au printemps 1982 suite à la publication d'un numéro spécial de la revue *Apprentissage et Socialisation* sur l'éthologie appliquée à la compréhension des enfants en difficulté d'adaptation. Nous avons réalisé à ce moment-là qu'il serait utile de retrouver sous un même couvert des exemples de travaux utilisant une perspective éthologique pour étudier différents aspects du développement de l'enfant. Notre optimisme nous permettait d'espérer publier ce livre fin 1983 début 1984. L'expérience nous fait maintenant constater la somme importante d'énergie que demande la publication d'un ouvrage de ce type.

Nous voulons premièrement remercier les trente-six collègues qui ont accepté de préparer un manuscrit pour ce volume. Nous leurs sommes particulièrement reconnaissants pour leur patience en ce qui concerne les délais à l'échéancier prévu. Parmi les nombreuses personnes qui ont collaboré à la préparation du manuscrit et dont les noms n'apparaissent pas dans la liste des auteurs nous tenons à remercier plus particulièrement Pierre Germain qui a revu l'ensemble du manuscrit afin d'« uniformiser » le style, Minh Trinh et Sylvain Coutu qui nous ont aidés à la préparation de la bibliographie, François Labelle qui a produit les graphiques, Johanne Mercille qui a dactylographié le manuscrit définitif et Madeleine Martel qui a effectué tout le travail clérical.

La revue *Apprentissage et Socialisation* nous a permis de reproduire certains des textes parus dans son numéro spécial sur l'éthologie. Les Universités de Montréal, du Québec à Montréal et du Québec à Trois-Rivières ont chacune contribué financièrement à la production du manuscrit. Une subvention pour année

sabbatique du Conseil de la Recherche en Sciences Humaines du Canada et du Ministère des Relations Internationales du Québec (Échanges France-Québec) a facilité à l'un d'entre nous (R. E. Tremblay) la coordination des travaux.

R. E. Tremblay
M. A. Provost
F. F. Strayer

LISTE DES AUTEURS

Louise BAILLARGEON

École de Psycho-Éducation, Faculté des Arts et des Sciences,
Université de Montréal, 750 est, boulevard Gouin, Montréal H2C
1A6 Québec, Canada.

Christine CASAGRANDE

Laboratoire de Psychophysiology, Faculté des Sciences et des
Techniques, Université de Franche-Comté, Route de Gray, 25030
Besançon, France.

William R. CHARLESWORTH

Institute of Child Development, University of Minnesota, 51 East
River Road, Minneapolis, Minnesota 55455, U.S.A.

André CLOUTIER

Département de Psychologie, Université du Québec à Trois-
Rivières, 3351 boulevard des Forges, C.P. 500, Trois-Rivières, G9A
5H7, Québec, Canada.

Jacques COSNIER

Laboratoire d'Éthologie des Communications, Université Lyon 2,
86 Pasteur, 69007 Lyon, France.

Francine DELORME-SCHOOF

Centre Interdisciplinaire de Recherches sur l'Apprentissage et le
Développement en Éducation, Université du Québec à Montréal,
C.P. 8888, Succursale A, Montréal H3C 3P8, Québec, Canada.

Lucie A. DESBIENS

Département de Psychologie, Université du Québec à Trois-Rivières, 3351 boulevard des Forges, C.P. 500, Trois-Rivières G9A 5H7, Québec, Canada.

François Y. DORE

École de Psychologie, Université Laval, Québec G1K 7P4, Canada.

Michelle DUMONT

Laboratoire d'Éthologie Humaine, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, Succursale A, Montréal H3C 3P8, Québec, Canada.

Jean-Louis GARIÉPY

Laboratoire d'Éthologie Humaine, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, Succursale A, Montréal H3C 3P8, Québec, Canada.

Roger GAUTHIER

Laboratoire d'Éthologie Humaine, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, Succursale A, Montréal H3C 3P8, Québec, Canada.

J.J. GIRARDOT

Laboratoire de Mathématiques, Informatique et Statistique, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université de Franche-Comté, Rue Mégevand, 25030 Besançon, France.

Pierre GOSSELIN

École de Psychologie, Université Laval, Québec G1K 7P4, Canada.

Thérèse GOUIN DÉCARIE

Département de Psychologie, Faculté des Arts et des Sciences, Université de Montréal, C.P. 6128, Succursale A, Montréal H3C 3J7, Québec, Canada.

Marie JACQUES

Laboratoire d'Éthologie Humaine, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, Succursale A, Montréal H3C 3P8, Québec, Canada.

Gilles KIROUAC

École de Psychologie, Université Laval, Québec G1K 7P4, Canada.

Fayez KONTAR

Laboratoire de Psychophysiologie, Faculté des Sciences et des Techniques, Université de Franche-Comté, Route de Gray, 25030 Besançon, France.

Robert La BARRE

Département de Mathématique, Université du Québec à Trois-Rivières, 3351 boulevard des Forges C.P. 500, Trois-Rivières G9A 5H7, Québec, Canada.

Peter J. La FRENIÈRE

Département de Psychologie, Université du Québec à Trois-Rivières, 3351 boulevard des Forges, C.P. 500, Trois-Rivières G9A 5H7, Québec, Canada.

Serge LARIVÉE

École de Psycho-Éducation, Faculté des Arts et des Sciences, Université de Montréal, 750 est, boulevard Gouin, Montréal H2C 1A6, Québec, Canada.

Denis LAURENT

Laboratoire de Psychophysiologie, Faculté des Sciences et des Techniques, Université de Franche-Comté, Route de Gray, 25030 Besançon, France.

Henry MARKOVITS

Laboratoire d'Éthologie Humaine, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, Succursale A, Montréal H3C 3P8, Québec, Canada.

Suzanne MINEAU

École de Psycho-Éducation, Faculté des Arts et des Sciences, Université de Montréal, 750 est, boulevard Gouin, Montréal H2C 1A6, Québec, Canada.

Hubert MONTAGNER

Laboratoire de Psychophysiologie, Faculté des Sciences et des Techniques, Université de Franche-Comté, Route de Gray, 25030, Besançon, France.

Lise PETITCLERC

Faculté des Sciences de l'Éducation, Université de Montréal, C.P. 6128, Succursale A, Montréal H3C 3J7, Québec, Canada.

Diane POULIN-DUBOIS

Département de Psychologie, Faculté des Arts et des Sciences,
Université de Montréal, C.P. 6128, Succursale A, Montréal H3C
3J7, Québec, Canada.

Pierrette PRECOURT

Centre Interdisciplinaire de Recherches sur l'Apprentissage et le
Développement en Éducation, Université du Québec à Montréal,
C.P. 8888, Succursale A, Montréal H3C 3P8, Québec, Canada.

Marc A. PROVOST

Département de Psychologie, Université du Québec à Trois-
Rivières, 3351 boulevard des Forges, C.P. 500, Trois-Rivières G9A
5H7, Québec, Canada.

Albert RESTOIN

Laboratoire de Psychophysiology, Faculté des Sciences et des
Techniques, Université de Franche-Comté, Route de Gray, 25030
Besançon, France.

Danielo RODRIGUEZ

Laboratoire de Psychophysiology, Faculté des Sciences et des
Techniques, Université de Franche-Comté, Route de Gray, 25030
Besançon, France.

Jean-François SAUCIER

Département de Psychiatrie, Faculté de Médecine, Université de
Montréal, C.P. 6128, Succursale A, Montréal H3C 3J7, Québec,
Canada.

Benoist SCHAAL

Laboratoire de Psychophysiology, Faculté des Sciences et des
Techniques, Université de Franche-Comté, Route de Gray, 25030
Besançon, France.

Floyd Francis STRAYER

Laboratoire d'Éthologie Humaine, Université du Québec, à Mon-
tréal, C.P. 8888, Succursale A, Montréal H3C 3P8, Québec, Canada.

Odile TESSIER

Laboratoire d'Éthologie Humaine, Université du Québec à
Montréal, C.P. 8888, Succursale A, Montréal H3C 3P8, Québec,
Canada.

Brigitte TALPAIN

Laboratoire de Psychophysiology, Faculté des Sciences et des Techniques, Université de Franche-Comté, Route de Gray, 25030 Besançon, France.

Richard E. TREMBLAY

École de Psycho-Éducation, Faculté des Arts et des Sciences, Université de Montréal, 750 est, boulevard Gouin, Montréal H2C 1A6, Québec, Canada.

Marcel TRUDEL

Laboratoire d'Éthologie Humaine, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, Succursale A, Montréal H3C 3P8, Québec, Canada.

Véronique ULLMANN

Laboratoire de Psychophysiology, Faculté des Sciences et des Techniques, Université de Franche-Comté, Route de Gray, 25030 Besançon, France.

René ZAZZO

Laboratoire de Psychobiologie de l'Enfant, École Pratique des Hautes Études, 41, Gay-Lussac, 75005 Paris, France.

Brighton TALLEY
Laboratoire de Psychologie, Université de la Colombie-Britannique, Vancouver, Canada
V6T 1Z2

Richard E. TREMBLAY
École de Psychologie, Université de la Colombie-Britannique, Vancouver, Canada
V6T 1Z2

Marcel TRUDEL
Laboratoire de Psychologie, Université de la Colombie-Britannique, Vancouver, Canada
V6T 1Z2

Yvonne ULLMANN
Laboratoire de Psychologie, Université de la Colombie-Britannique, Vancouver, Canada
V6T 1Z2

René ZANZO
Laboratoire de Psychologie, Université de la Colombie-Britannique, Vancouver, Canada
V6T 1Z2

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

PERSPECTIVE HISTORIQUE DE L'ÉTHOLOGIE

Max A. Picou

Première Partie

Introduction à l'éthologie

Paris Première

Introduction à l'éthologie

PERSPECTIVE HISTORIQUE DE L'ÉTHOLOGIE

Marc A. Provost

Pour certains, le terme éthologie peut évoquer les grandes polémiques entre les nativistes et les empiristes ; pour d'autres, c'est l'opposition entre le point de vue holistique et le point de vue réductionniste qui vient à l'esprit. Plusieurs associent le terme à des ouvrages de vulgarisation, tels que « Le Singe nu » (Morris, 1967), « The Territorial Imperative » (Ardrey, 1966) et « L'Agression : une histoire naturelle du mal » (Lorenz, 1966), pour ne citer que les plus connus. Certains autres pensent au prix Nobel de médecine attribué en 1973 à Konrad Lorenz, Niko Tinbergen et Karl von Frisch, tous trois considérés comme les pères de l'éthologie. Finalement, plusieurs lecteurs de l'hebdomadaire américain « Time » ont en tête les polémiques, fort acerbes, qui se sont engagées autour d'une nouvelle approche associée à l'éthologie, à savoir la sociobiologie (voir le numéro du 1er août 1977 du « Time »). L'éthologie est donc un terme à la mode, mais beaucoup n'ont encore qu'une idée très vague de ce qu'il signifie vraiment.

Le dictionnaire (Robert, 1977) donne de l'éthologie deux définitions qui semblent à première vue fort différentes. D'une part, d'un strict point de vue étymologique, l'éthologie est : « la science historique des mœurs, des faits moraux (du grec Ethos, mœurs et Logos, science) » (p. 705) ; d'autre part, l'éthologie est « la science des comportements des espèces animales dans leur milieu naturel ».

Le terme semble donc désigner deux réalités qui n'ont que très peu d'éléments en commun. De nos jours, cependant, la seconde signification est la plus courante. Un bref rappel historique des différentes étapes qui ont mené à la structuration d'une école de pensée bien articulée et orientée essentiellement vers l'étude du

comportement d'un organisme en étroite relation avec son environnement nous permettra de clarifier un peu l'émergence de la seconde signification et de préciser son importance actuelle dans les sciences vouées à l'étude du comportement.

1. L'ORIGINE DU TERME

Dans la France du XIX^e siècle, l'Académie des sciences fut le théâtre d'une rude polémique entre deux façons de concevoir la biologie et l'étude du règne animal : l'approche expérimentaliste et l'approche naturaliste (Jaynes, 1969). D'une part, le baron Cuvier défendait l'approche expérimentaliste. Fort respecté par la communauté scientifique, il était l'ardent défenseur de l'anatomie comparée, en tant que science vouée à l'étude des relations statiques existant entre les animaux, qui sont des créatures de Dieu. D'autre part, un jeune évolutionniste, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, se faisait l'avocat de l'approche naturaliste. Selon lui, il existe une organisation générale commune à toutes les espèces.

L'opposition entre ces deux scientifiques était aussi d'ordre méthodologique. Cuvier ne jurait que par les dissections en laboratoire, alors que Saint-Hilaire ne croyait qu'en l'observation, en milieu naturel, des activités de l'animal à l'étude (voir Jaynes, 1969).

L'approche expérimentaliste débouche, en 1864, sur la fondation par Pierre Flourens, élève de Cuvier, de la psychologie comparée. En fait, sous ce terme, Flourens combine la psychologie « neurologico-mécaniste » à la psychologie animale. Les scientifiques de cette école, fort puissante à l'époque, préconisent toujours l'étude des tissus et organes des organismes.

En réaction à cette approche qu'il considère trop limitée, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, le fils d'Étienne, donne naissance, en 1859, au terme « éthologie », qu'il définit comme l'étude des caractéristiques des animaux dans leur habitat naturel.

Le terme subit par la suite divers revers de fortune, pour être finalement « réinventé » dans les années 1930 par Lorenz. Cependant, au niveau des idées prises en compte par ce concept moderne de l'éthologie, il faut mentionner ici quelques précurseurs importants.

2. LES PRÉCURSEURS

La liste de ces précurseurs pourrait être en fait relativement longue. Nous ne retiendrons cependant que les scientifiques de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, c'est-à-dire ceux qui sont le plus souvent cités par les auteurs qui ont décrit les origines de l'éthologie (Hess, 1962 ; Tembrock, 1967 ; Ruwet, 1969 ; Tinbergen, 1969 ; Klopfer, 1974 ; Doré, 1978).

De l'avis de tous, la contribution de Charles Darwin doit être placée au sommet de l'arbre généalogique de l'éthologie. À travers ses livres (1859, 1871, 1872), Darwin propose en effet une nouvelle vision à ses contemporains. Il y décrit non seulement une nouvelle méthodologie de comparaison phylogénétique, mais aussi de nouveaux concepts, qui, au début, vont faire l'objet de virulentes attaques, mais qui vont, petit à petit, attirer de plus en plus de scientifiques du côté des « évolutionnistes ».

D'un point de vue méthodologique, le célèbre naturaliste insiste non seulement sur l'importance d'une observation des phénomènes naturels (et, sur ce point, il est appuyé par l'entomologiste français Fabre), mais aussi sur la nécessité de la comparaison entre les espèces. D'un point de vue théorique, Darwin élabore l'hypothèse selon laquelle une espèce peut voir son comportement modifié par la sélection naturelle, au même titre que sa morphologie. En fait, le comportement observé à un moment donné doit être considéré comme le résultat de l'évolution de l'espèce, tout en étant un élément favorisant cette même évolution.

Par la suite, d'autres hommes de science ont avancé des idées qui ont marqué la naissance de l'éthologie moderne (voir Hess, 1962 ; Tembrock, 1967 ; Doré, 1978). Ainsi, Jacob von Uexkull (1934) proposa la théorie suivante : chaque animal fait partie intégrante de son environnement immédiat (*umwelt*) ; ce milieu (à la fois milieu d'observation et milieu d'action de l'animal) revêt une signification biologique particulière, laquelle déclenche, de façon sélective, une réponse de la part de l'individu. Cette idée est à l'origine du concept de stimulus déclencheur, qui jouera un rôle très important dans l'édifice théorique construit par Lorenz et Tinbergen.

De leur côté, l'Américain Whitman (1898 ; voir Burghart, 1973) et l'Allemand Heinroth (1928 ; voir Tembrock, 1967) mirent en place les bases conceptuelles de l'application de la théorie de l'évolution à partir de l'observation systématique. Il s'agissait pour eux de faire ressortir les éléments des diverses conduites, de les définir et de les comparer chez différentes espèces à travers les homologues obtenues.

Cependant, selon Tembrock (1967), Whitman et Heinroth se sont refusé à donner toute forme d'interprétation à leurs recherches et ont renoncé à établir des éléments d'une théorie globale.

Enfin, Huxley (1914) se concentra sur les modes de communication intraspécifiques chez les oiseaux, en insistant particulièrement sur une analyse du comportement basée sur le principe de sélection naturelle. Même si cela peut paraître étrange à première vue, cet ornithologiste anglais de talent a exercé aussi une influence directe sur les premiers balbutiements de l'éthologie humaine, comme nous le verrons plus loin.

3. L'ÉTHOLOGIE MODERNE

C'est à Konrad Lorenz (1931) que revient le mérite d'avoir réinventé l'éthologie. Dans sa tentative pour objectiver l'analyse du comportement, la psychologie du début du siècle (Thorndike, 1898 ; Watson, 1913) s'était rabattue sur l'étude de réactions spécifiques suscitées en laboratoire. Lorenz, lui, se demanda dans quelle mesure un fait isolé dans ce genre de conditions peut être véritablement représentatif du même phénomène, tel qu'on peut l'observer dans un contexte naturel. Lorenz proposa donc une analyse du comportement basée sur des observations des animaux dans leur milieu naturel. Il tenta, en outre, d'élaborer une synthèse des idées de ses prédécesseurs, dans le cadre d'une « science du comportement comparé » (Eibl-Eibesfeldt, 1972, p. 8).

Finalement, Niko Tinbergen, qui fut un temps collaborateur de Lorenz, s'illustra par ses études sur l'instinct et par l'utilisation de la méthode expérimentale, dont les variables provenaient de l'observation systématique. C'est d'ailleurs à Tinbergen que l'on doit la définition la plus succincte et la plus généralement admise de l'éthologie.

4. QU'EST-CE QUE L'ÉTHOLOGIE ?

Tinbergen (1951) définit l'éthologie comme « l'étude biologique du comportement ». De par sa base théorique provenant de la tradition néo-darwinienne, l'éthologie considère que l'anatomie, le

milieu naturel et le comportement d'une espèce constituent les parties d'une entité biologique permettant l'adaptation de l'espèce à son « *umwelt* » et que chaque partie n'est compréhensible qu'en fonction de l'étude des autres parties.

En outre, Tinbergen (1951) affirme que, lorsque l'éthologue cherche à comprendre un comportement précis, il aborde le problème sous quatre aspects différents mais complémentaires :

a) Qu'est-ce qui, au moment de l'observation, fait agir l'individu ? Cette cause peut être interne (neuro-physiologique, génétique) ou externe (le milieu) ;

b) Quelles sont les étapes qu'a franchies un animal adulte pour en arriver à son niveau de fonctionnement actuel ? C'est donc dire que le chercheur se pose des questions sur le développement et l'apprentissage (l'ontogenèse) ;

c) Quelle est l'utilité de ce comportement pour l'animal, c'est-à-dire quelle est la valeur de survie de ce comportement (la fonction) ? En d'autres mots, c'est en fait l'effet du comportement (avantages pour la sélection) qui peut expliquer pourquoi le trait observé a pu évoluer ;

d) Pourquoi cette espèce a-t-elle résolu le problème de la survie de cette façon ? Et ici nous posons le problème de la phylogenèse ou de l'origine de cet animal (voir aussi Blurton-Jones, 1972).

Depuis quelques années, l'éthologie a ajouté une cinquième question à ces quatre premières, à savoir celle qui se rapporte à l'organisation du comportement. Il s'agit essentiellement ici d'analyser la façon dont se regroupent les divers éléments d'une séquence comportementale. En effet, comme le souligne Dawkins (1976), le principe de la sélection naturelle nous permet de penser qu'un animal, pour être efficace dans son action sur son milieu, possède une organisation comportementale intrinsèque fort complexe.

La base conceptuelle sur laquelle s'appuient ces questions est, nous l'avons déjà mentionné, la théorie néo-darwinienne de l'évolution : chaque être vivant doit s'adapter à son milieu, soit par un trait physique (la fourrure de l'ours polaire, par exemple), soit par un comportement. En fait, on peut affirmer avec Wilson (1975) que toute caractéristique d'un organisme qui favorise ses

chances de reproduction peut être considérée comme une forme d'adaptation.

L'éthologie se caractérise aussi par l'emphase qu'elle donne à l'importance de l'observation en milieu naturel comme prérequis à l'expérimentation. Il faut souligner ici qu'un chercheur qui utilise l'observation comme mode d'approche n'est pas nécessairement un éthologue (pensons entre autres, en psychologie du développement, à René Spitz, Arnold Gesell et Jean Piaget). Il faut bien garder à l'esprit que l'éthologie se distingue des autres approches en psychologie, d'une part, par son insistance à connaître d'abord le comportement en milieu naturel avant de se livrer à une expérimentation, et d'autre part, par son refus de sélectionner (souvent de façon arbitraire) des groupes de comportements. Ainsi Medawar (1967), dans son livre « *The Art of the Soluble* », nous rappelle à juste titre que l'élaboration d'un catalogue du comportement naturel d'une espèce (on désigne ce catalogue par le terme « éthogramme ») nous permet par la suite d'obtenir de l'information significative en laboratoire. Selon lui, il n'est pas tellement utile, en effet, d'étudier la variation du comportement, à moins de connaître d'abord la norme à partir de laquelle on peut évaluer cette dite variation.

Il est cependant faux de croire que l'éthologie ne fait appel qu'à l'observation en milieu naturel. En effet, l'observation ne peut qu'aider à pressentir la relation entre deux phénomènes et ainsi mener à une hypothèse. La vérification des liens de causalité entre les phénomènes observés exige une situation expérimentale. Cependant, pour l'éthologie, la situation expérimentale procède d'une situation vécue et utilise des stimuli et des comportements qui ont un sens précis pour l'animal. En outre, la vérification éthologique peut faire appel à la méthode comparative. Il s'agit ici de déceler des comportements similaires chez des espèces voisines. La différence morphologique de ces actions, mise en relation avec les pressions sélectives de milieux différents, permet d'analyser l'évolution convergente de ces espèces et, ainsi, d'en déduire la fonction exacte d'un comportement.

5. L'ÉTHOLOGIE HUMAINE

Nous devons attendre jusqu'au milieu des années cinquante pour voir apparaître les premières publications traitant de l'opportunité d'utiliser les données et méthodes de l'éthologie dans l'étude de

l'être humain et, en particulier, du jeune enfant (Barnett, 1955 ; Bowlby, 1957 ; Russell et Russell, 1957 ; Spitz, 1955).

Plus particulièrement, l'année 1958 marqua, selon l'expression de Zazzo (1979) « la jonction mémorable entre la psychologie de l'enfant et l'éthologie » (p. 24). En effet, l'Américain H.F. Harlow et le Britannique J. Bowlby publièrent, chacun de façon indépendante, un article qui jetait les bases d'une nouvelle approche en psychologie, approche qui retenait, pour l'essentiel, ce que White (1974) a appelé « l'attitude » éthologique. D'une part, Harlow démontrait, à partir de l'observation de jeunes primates, que, contrairement à l'idée mise en l'avant par la théorie psychanalytique, la recherche de proximité et de contact avec la mère prime souvent sur le besoin de nourriture. D'autre part, Bowlby examinait de façon critique les thèses psychanalytiques relatives à la relation objectale, en montrait les lacunes à l'aide de certaines observations tirées de sa pratique courante et traçait les grandes lignes d'une nouvelle approche marquée par l'empreinte des idées éthologiques.

Ces deux articles reçurent un accueil favorable de la part de plusieurs chercheurs en psychologie du développement. Il semble en effet que les idées qui y étaient émises cadraient bien dans ce que Boring (1929) appelle le « Zeigeist », c'est-à-dire l'atmosphère intellectuelle d'une époque, qui permet à un concept d'éclorre ou de tomber dans l'oubli.

La démarche de Bowlby se révéla particulièrement significative, en ce sens qu'il ne s'agissait plus ici d'utiliser les concepts de l'éthologie pour étudier le comportement animal, mais plutôt de mettre à profit les données recueillies par les éthologues pour analyser le développement de l'espèce humaine.

L'article de Bowlby était en fait le fruit d'un long processus de réflexion. Dans le cadre du colloque imaginaire organisé par Zazzo (1979), Bowlby retrace ses premiers contacts avec l'éthologie. Il y affirme que : « Plus j'avais dans l'étude des conséquences de la privation d'affection maternelle, moins la théorie couramment admise me satisfaisait » (p. 55). Cette insatisfaction lui fit rechercher de nouveaux systèmes d'explication. Au début de 1951, il découvrit certains travaux de Lorenz, puis entreprit d'avoir des entretiens avec l'ornithologue Julian Huxley. En 1952, il présenta un bref exposé sur l'éthologie à un congrès de recherches psychiatriques. Ce premier essai de synthèse marqua le point de départ d'un groupe de travail dirigé par Ronald Hargreaves, qui permit à Bowlby d'entrer en contact avec Lorenz et avec le primatologue britannique Robert Hinde.

Par la suite, de nombreuses publications vinrent étayer ces premières tentatives, parmi lesquelles McGrew (1972) distingue deux courants : d'un côté, une série d'études qui portaient essentiellement sur la description de comportements spécifiques, description qui reposait sur l'usage de l'éthogramme ou répertoire de comportements (Blurton-Jones, 1967 ; Desmond *et al.*, 1963 ; McGrew, 1969 ; Precht, 1958, 1965) ; de l'autre, une série d'études qui s'inséraient dans une approche plus analytique, au niveau de la fréquence et des circonstances de l'émission d'un comportement (Ambrose, 1961 ; Freedman, 1964).

Du côté clinique, certains auteurs publièrent leurs observations sur des comportements aberrants tant du point de vue de la fréquence que de la forme. Leurs explications tournaient autour de la fonction particulière de cette distorsion dans l'étiologie de la pathologie (Grant, 1965 ; voir aussi Hutt et Hutt, 1970a).

Ce premier engouement pour cette nouvelle forme d'explications en psychologie donna lieu également à la publication d'une série de livres de vulgarisation dont les idées, bien que parfois stimulantes pour les spécialistes, étaient souvent trop généralisées et qui, en fait, contribuèrent à prêter le flanc à des critiques acerbes (Ardrey, 1961, 1966 ; Lorenz, 1966 ; Morris, 1967, 1969, 1971).

Aujourd'hui, l'éthologie humaine a pris beaucoup d'essor et elle s'inscrit principalement dans ce que Crook appelle « l'éthologie sociale » (Crook, 1970 ; Strayer et Gauthier, ce volume). Elle est particulièrement bien représentée dans les secteurs de recherche touchant à deux dimensions spécifiques du développement humain : la relation mère-enfant et l'organisation sociale des groupes d'enfants d'âge préscolaire¹.

a) *L'attachement mère-enfant*

Ce n'est véritablement qu'en 1969, que la réflexion de Bowlby atteindra sa pleine maturité, avec la publication du premier volet de sa trilogie portant sur la relation mère-enfant et sur les conséquences de l'absence d'une telle relation. Cette théorie, que

1. L'éthologie dite humaine est en effet surtout présente dans les études sur les jeunes enfants d'âge préscolaire. Il faut cependant mentionner qu'elle a aussi été utilisée chez les adultes, d'une part, pour des études interculturelles (Argyle et Cook, 1976 ; Burnham, 1973 ; Blurton-Jones et Sibly, 1978 ; Eibl-Eibesfeldt, 1979 ; Lee et De Vore, 1975 ; Reynolds et Blurton-Jones, 1978), et d'autre part, dans les études portant sur la communication non verbale (voir Argyle, 1972 ; Grant, 1972).

Bowlby appelle la « théorie de l'attachement », démontre comment les concepts de l'éthologie peuvent être apprivoisés par le psychanalyste (voir ce livre, troisième partie, pour un exposé plus exhaustif).

Tout récemment, certains chercheurs, ayant recours à « l'attitude » éthologique, ont su mettre en évidence, chez les parents et chez l'enfant, des comportements types qui ne sont pas sans rappeler les stéréotypes comportementaux innés (*fixed actions patterns*), un des concepts de base de l'éthologie animale (Klaus et Kennell, 1975 ; Stern, 1977 ; Als et Brazelton, 1978 ; Schaffer, 1977 ; Papoušek et Papoušek, 1975).

En outre, ces chercheurs ont pénétré dans un monde fort peu connu jusque-là : la régulation mère-enfant. Ils ont pu mettre en lumière l'harmonie des stimulations mutuelles de la mère et de son enfant et leur niveau de « programmation génétique », qui les rendent biologiquement aptes à recevoir les signaux du partenaire. Beaucoup reste à faire dans ce domaine, mais nous sommes déjà à même de pressentir l'importance de la communication enfant-parent pour la survie de l'espèce, du seul fait de la précocité même de cette communication (Bullowa, 1979).

b) *Les relations sociales chez le jeune enfant*

Si l'année 1958 a donné deux articles détonateurs, l'année 1972, pour sa part, voit paraître deux livres aux titres fort similaires : « *Ethological Studies of Child Behaviour* », qui est une collection de textes inédits regroupés par Blurton-Jones, et « *An ethological Study of Children's Behavior* », qui décrit une étude de W.C. McGrew portant sur différents aspects de l'organisation sociale dans une garderie. Ces deux livres sont véritablement les premiers ouvrages étudiant le développement socio-affectif d'un point de vue strictement psychobiologique, dans le cadre de ce que Crook (1970) appelle « l'éthologie sociale », c'est-à-dire l'étude des relations entre les individus et le groupe, qui tient lieu du milieu social auquel ils doivent s'adapter. Ces chercheurs, dans la foulée de Ambrose (1968), Bowlby (1969) et Hutt et Hutt (1970b) reprennent avec bonheur des concepts comme l'affiliation et l'agression, que l'on retrouvait déjà fréquemment dans la documentation portant sur les primates (Hinde, 1966 ; Kummer, 1967, 1968, 1971).

De ce deuxième creuset d'idées nouvelles est né tout un courant d'études qui mettent l'accent sur l'adaptation de l'enfant à un groupe et sur la fonction du groupe comme médiateur d'adaptation

entre l'enfant et son monde physique et social (Blurton-Jones, 1978 ; Montagner, 1978 ; Strayer, 1978).

Un rapide survol de cette documentation permet de constater que l'éthologie humaine est une perspective scientifique qui a su apporter de nouvelles dimensions à l'étude de la psychologie (du moins de la psychologie du développement), tant du point de vue de l'adaptation individuelle (Charlesworth, 1979 ; et les articles de Provost ; Charlesworth, La Frenière et Cloutier, dans ce volume), de l'adaptation parents-enfants (Bowlby, 1969 ; Gouin-Décarie et Dubois-Poulain ; Tremblay et Larivée ; Schaal, ce volume) et de l'adaptation sociale avec les pairs (Blurton-Jones, 1978 ; Montagner, 1978 ; Trudel et Strayer ; Gauthier et Jacques ; Petitclair et Saucier, ce volume).

Finalement, le domaine de la mésadaptation gagne aussi beaucoup à utiliser « l'attitude » éthologique. En effet, d'un point de vue théorique, l'aberration peut permettre de mieux saisir la cause et la fonction d'un comportement particulier (Hutt et Hutt, 1970a ; White, 1974 ; Demaret, 1979). D'un point de vue pratique, l'observation systématique de ces comportements aberrants fournit une base empirique pour l'utilisation de nouveaux modèles d'intervention mieux adaptés à la réalité des individus traités (Hutt et Hutt, 1970a ; Gottlieb, 1976 ; Leach, 1972 ; Porter *et al*, 1976 ; voir aussi la cinquième section de ce volume).

Encore aujourd'hui toutefois, l'application de l'approche éthologique se trouve confrontée à certains problèmes fort délicats. Pour nous en convaincre, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur les conférences données au symposium Werner-Reimers-Stiftung, tenu à Bad Homburg, en 1977 (voir Cranach *et al*, 1979) et sur l'article d'Eibl-Eibesfeldt (1979). Certaines réflexions s'y font jour sur la logique d'inférence de l'animal à l'humain. Ces écrits se demandent, en effet, s'il existe des formes humaines de comportement que ne peut étudier l'éthologie dans sa forme actuelle, c'est-à-dire des comportements « inventés » par l'homme et dont on ne pourrait retracer la phylogenèse. Mais la question culturelle reste la plus importante. En effet, on est en droit de se demander si la culture et l'histoire apportent les mêmes conditions au développement et à la détermination du comportement humain que ne le fait le milieu naturel chez l'animal.

c) *Culture et biologie*

Les facteurs psychosociaux posent donc un problème critique. Or, comme le fait remarquer Durham (1978), l'éthologie sociale

(et, plus précisément, la sociobiologie), en évitant d'incorporer explicitement les mécanismes culturels dans son cadre théorique, a considéré implicitement que tout comportement observé n'est que le produit d'un changement génétique. Durham affirme donc que les sociobiologistes n'ont pas pensé que le comportement humain pouvait aussi être adaptatif pour des raisons culturelles.

Notons au passage que Lumsden et Wilson (1981) ont par la suite tenté de pallier à cette faiblesse de la sociobiologie. Ils ont alors proposé un modèle d'une coévolution gènes-culture selon lequel la culture serait modelée par des impératifs biologiques alors que les traits biologiques seraient parallèlement modifiés par l'évolution génétique en réponse à l'histoire naturelle.

En ce sens, ils se rapprochent de la position de Durham (1978) qui propose une « théorie co-évolutive », selon laquelle la biologie et la culture, bien que différentes au niveau de leurs modes de transmission, ont en fait des fonctions complémentaires. Medawar (1972, 1976) fait d'ailleurs remarquer que la caractéristique principale de l'homme n'est pas sa capacité d'utilisation d'outils (*Homo Faber*), mais bien sa capacité de communication de connaissances d'une génération à l'autre. Cette évolution serait donc exogène (de type lamarckienne), puisqu'elle passe, selon lui, par des canaux non génétiques, et réversible, théoriquement, puisqu'un manque d'éducateurs ramènerait rapidement la génération suivante quelques milliers d'années en arrière.

Cette idée de Medawar est attrayante, mais elle doit être précisée. En effet, selon Durham (1978), il existe une relation fonctionnelle entre biologie et culture, puisque, selon lui, la culture est un véritable phénotype, dont la caractéristique principale est de modifier les autres phénotypes par l'expérience et l'apprentissage. Par conséquent, en termes d'évolution, le phénotype culturel chez un groupe d'individus est en fait adaptatif, puisqu'il donne la capacité de sélectionner les attributs culturels les plus avantageux pour la reproduction et la survie. L'idée de « culture-trait génétique » peut être d'ailleurs renforcée par l'étude de l'ontogenèse. En effet, le récent ouvrage publié sous la direction de Bullock (1979) apporte plusieurs exemples de communication (définie comme la compréhension de signaux sociaux) chez le nouveau-né, ce qui tend à démontrer l'extrême précocité de l'apparition, chez l'espèce humaine, de la capacité de recevoir la culture.

Cette théorie comporte un double avantage. D'une part, elle permet de souligner que, dans l'espèce humaine, tout comportement possède une origine biologique, que l'apprentissage culturel est appelé à faire ressortir. Ainsi, tout individu possède la capacité

biologique d'utiliser le langage, mais la forme que prendra ce langage (français, anglais, allemand, etc.) dépendra du contact culturel. D'autre part, la théorie de Durham permet de replacer l'attention des chercheurs sur les individus et sur leurs problèmes d'adaptation dans le cadre d'une société donnée.

En conclusion, nous pourrions affirmer que l'éthologie constitue en soi une discipline spécifique. Cependant, comme nous venons de le décrire brièvement, le développement de ce que l'on appelle peut-être à tort l'éthologie humaine s'est effectué grâce à la constante interaction des cadres théoriques du néo-darwinisme et de la psychologie du développement. Zazzo (1983) dénote un certain discrédit de la psychologie et, « en coïncidence avec ce discrédit, l'inflation sans cesse croissante de l'éthologie » (p. 123). En fait, ce clivage n'a pas lieu d'exister. L'étude du comportement humain a, croyons-nous, besoin de l'apport de ces deux champs disciplinaires. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à lire le livre de Hinde (1982) qui établit avec beaucoup de sagacité les points de jonction possibles entre les sciences sociales et l'éthologie. Ce que nous recherchons est la compréhension du comportement humain. Dans cette optique, éthologie, psychologie et sociologie sont solidaires d'un même but et doivent collaborer pour mettre au point des méthodes et des cadres théoriques communs. Le bref compte rendu historique que nous venons de présenter nous montre d'ailleurs que cette synthèse a déjà commencé. Les auteurs réunis dans ce livre démontrent simplement que ce que White a nommé l'attitude éthologique peut enrichir la psychologie d'une nouvelle méthodologie complémentaire de celle existante.

CONCEPTS ET MÉTHODES *

F. F. Strayer et Roger Gauthier

Bien que le secteur des sciences sociales ait connu au cours du dernier siècle un développement phénoménal, à la fois aux niveaux théorique et empirique, l'on a accordé peu d'attention à l'intégration de nos connaissances sur le comportement humain. Il semble, à première vue, que les sciences humaines n'ont pas atteint, comparativement aux sciences pures, un degré suffisant de cohérence et de perspectives fondamentales. La plupart des textes d'introduction aux diverses disciplines des sciences sociales justifient ce manque de cohérence en référant à l'état embryonnaire de leur science, comparé à la longue histoire des sciences physiques. Bien que cette justification puisse être nécessaire et/ou suffisante pour les étudiants de ces disciplines, un examen plus approfondi de cette explication démontre que le stade embryonnaire actuel des sciences humaines a peu ou pas de rapport avec le développement historique des sciences naturelles.

De nos préoccupations épistémologiques actuelles en sciences sociales émergent une pluralité de conceptions philosophiques de même qu'une problématique méthodologique fort complexe qui, loin de refléter un état embryonnaire, rejoint les questions de pointe en sciences physiques modernes. La nature et la complexité de ces

* Nous tenons à remercier ceux qui, de près ou de loin, ont participé aux activités du laboratoire d'éthologie humaine de l'Université du Québec à Montréal. Leur présence à nos discussions et leur implication dans nos travaux ont réussi à créer le milieu propice à la rédaction de ce texte. Nous tenons de plus à remercier M. Henry Markovits, M. Jacques Beaugrand et M. Marcel Trudel pour leur participation active aux discussions sur les problèmes méthodologiques liés à l'observation. Nous tenons aussi à remercier les organismes de subvention qui, dans le cadre de l'aide apportée au Laboratoire d'éthologie humaine ont supporté nos travaux : le ministère de l'Éducation du Québec, via ses programmes FCAC et DGES, l'Institut de la déficience mentale et le Décanat des études avancées et de la recherche de l'Université du Québec à Montréal. Ce texte a déjà été publié dans la revue *Apprentissage et Socialisation*, volume 5, numéro 1, 1982.

préoccupations sur les assises scientifiques du savoir n'ont sûrement pas empêché l'humble physicien de la phase embryonnaire de se dévouer à l'élaboration des bases descriptives et conceptuelles de sa science naissante. L'effort collectif de plusieurs de ces chercheurs a fourni la pierre angulaire pour la formulation inductive des théories cohérentes de la physique moderne. Bien que la majorité des chercheurs en sciences sociales s'entendent sur l'importance d'une vérification empirique des théories explicatives, nous avons largement négligé la phase descriptive, essentielle dans toutes les sciences naturelles, trop séduits que nous étions par l'approche expérimentale, qui convient davantage au second stade de développement des sciences pures. En conséquence, l'on a assisté, en sciences sociales, à une prolifération anarchique de modèles disjoints qui tentaient d'expliquer des sous-ensembles de faits toujours différents et que l'on sélectionnait souvent pour appuyer une perspective théorique ou une autre. La tendance récente, chez les chercheurs en sciences humaines, à valoriser une formation multidisciplinaire offre la possibilité de réexaminer les méthodologies de recherche en sciences sociales à l'aide des perspectives et surtout de l'approche descriptive des sciences biologiques.

L'ÉTHOLOGIE : UNE APPROCHE BIOLOGIQUE DU COMPORTEMENT

Kummer (1971) propose un cadre conceptuel résumant de façon concise les différentes perspectives fondamentales de l'analyse biologique du comportement : 1) structure, 2) causalité, 3) fonction, 4) développement et 5) évolution. Le premier aspect regroupe les questions relatives à l'organisation du comportement. Une part importante de la contribution des éthologues à notre compréhension des activités humaines se situe dans cette phase descriptive des schèmes comportementaux. L'élaboration d'un éthogramme ou d'une liste descriptive détaillée des divers schèmes observables est un prérequis essentiel à toute tentative explicative du comportement.

Suite à cet inventaire comportemental, l'éthologue aborde l'examen des questions relatives aux causes et aux fonctions immédiates de certains types d'activités sélectionnées. Même si ces deux volets explicatifs ont toujours été importants au niveau de la recherche et des formulations théoriques en psychologie, ceux-ci

exercer un rôle différent en éthologie. En effet, l'utilité principale de l'analyse des antécédents et des conséquents immédiats est de fournir un critère de classification pour réorganiser l'inventaire des schèmes observés en un système compact et cohérent décrivant les divers types d'activité. Les comportements se trouvent ainsi regroupés dans des catégories plus larges, souvent définies en termes de facteurs causaux (par exemple, Tinbergen, 1951) ou en termes de leurs fonctions immédiates (par exemple, Hinde, 1970). En plus de préciser les facteurs (antécédents et conséquents) qui influencent et contrôlent le comportement, cette étape initiale de la recherche permet de réorganiser l'éthogramme en utilisant les similitudes causales ou fonctionnelles de schèmes comportementaux morphologiquement différents. Les deux autres perspectives explicatives en éthologie se situent sur un continuum temporel historique et explorent les causes et les fonctions du comportement à plus long terme. Ainsi la perspective ontogénétique examine le développement et l'adaptation individuelle durant le cours de la vie, tandis que la perspective phylogénétique se penche sur l'évolution des activités spécifiques des espèces et s'intéresse aux facteurs contrôlant l'émergence de ces activités, ainsi qu'à leurs fonctions adaptatives à plus long terme.

On retrouve à l'intérieur de ces cinq grandes perspectives trois niveaux différents, bien qu'interreliés, d'activités, à savoir : l'adaptation organique, l'adaptation individuelle et l'adaptation sociale. Au niveau de l'activité organique, il va de soi que la perspective structurale (description anatomique) est un prérequis essentiel à l'examen des quatre autres volets analytiques. Un physiologiste sérieux n'entreprend pas une analyse des stimuli déclencheurs (perspective causale) ou de contrôle cérébral (perspective fonctionnelle) sans avoir au préalable identifié et décrit les éléments anatomiques impliqués et les connexions entre ceux-ci. Il va sans dire que les perspectives ontogénétique (maturation des systèmes) et phylogénétique (évolution comparative entre les espèces) constituent un tel niveau de complexité qu'une description structurale apparaît indispensable à la réalisation des recherches se situant dans ces deux dernières perspectives. Bien que chaque chercheur se spécialise souvent dans un type de questions, l'ensemble de ces cinq perspectives doit être abordé, puisqu'elles constituent les fondements d'une connaissance intégrée de l'adaptation organique.

Le niveau d'activité individuelle ne peut pas être expliqué par la somme des activités organiques qui s'y déroulent. La recherche en psychologie a presque toujours considéré l'individu comme

l'unité de base dans son étude sur l'adaptation humaine. Par contre, ces chercheurs n'ont pas élaboré une analyse descriptive suffisante de l'organisation des activités individuelles, mettant plutôt l'accent sur l'analyse des causes et des fonctions comme explication valide des phénomènes étudiés. Par contre, l'éthologie a apporté une attention particulière à une analyse structurale des activités comportementales. L'éthologue classique aborde le niveau d'activité individuelle en centrant son étude sur l'analyse complète et détaillée des schèmes comportementaux, sur leurs causes immédiates ainsi que sur l'ontogénie du comportement. Pour sa part, l'éthologie sociale s'est davantage penchée sur l'analyse détaillée des comportements sociaux, sur la coordination de ces activités parmi les individus d'un groupe ainsi que sur l'évolution des structures des divers types d'unités sociales (Crook, 1970). L'éthologie sociale a ainsi reformulé la dichotomie traditionnelle organisme-environnement en élaborant un système interactif à trois composants, soit : l'écologie physique (habitat), l'écologie comportementale du groupe social et celle de l'organisme. Selon cette approche, une compréhension de l'adaptation individuelle doit nécessairement inclure une analyse organisationnelle de l'unité sociale où se développe l'individu, en plus d'une analyse de l'aspect physique de l'habitat.

Une approche conceptuelle de l'analyse des structures sociales a été formulée de façon systématique par R.A. Hinde (Hinde, 1976 ; Hinde et Stevenson-Hinde, 1976), et une démarche inductive appropriée a été développée par F.F. Strayer (1978, 1980). Cette approche distingue clairement quatre niveaux de description des activités sociales : 1) les schèmes de comportements sociaux, 2) les interactions sociales, 3) les relations sociales et 4) les structures de groupes. Le niveau des schèmes de comportements sociaux décrit l'ensemble des gestes dirigés vers une cible sociale. L'analyse des séquences récurrentes d'échanges de ces gestes entre les individus nous permet d'isoler les caractéristiques des diverses formes d'interactions sociales parmi les membres d'un groupe stable. La régularité et la diversité de ces interactions dans tous les contextes sociaux dyadiques nous suggèrent les regroupements des types d'activités qualitativement différents utilisables comme éléments de mesure des diverses dimensions des relations sociales. Enfin, l'analyse des principes généraux qui caractérisent l'organisation de ces relations sociales observées nous fournit la base empirique nécessaire pour identifier les structures sociales qui constituent l'écologie sociale d'un groupe stable.

Nous avons vu que l'approche éthologique prend en considération les cinq grandes perspectives explicatives d'une approche

biologique des comportements, tout en mettant une emphase particulière sur la description structurale des divers niveaux d'organisation du comportement. Cette description détaillée constitue la base empirique nécessaire à l'identification des structures comportementales, à l'étude de ces structures dans une perspective causale et fonctionnelle, à l'analyse des modifications qualitatives et quantitatives de ces activités dans une perspective ontogénétique, ainsi qu'à l'examen de l'évolution des comportements et des structures sociales. En éthologie, cette description s'effectue en procédant à l'observation systématique du comportement.

OBSERVATION DIRECTE DU COMPORTEMENT

Dans l'étude des phénomènes naturels, la première étape d'une démarche scientifique consiste à décrire l'objet étudié et à classifier ses caractéristiques, de façon à rendre cette description cohérente et systématique (Hinde, 1974). Si nous définissons la psychologie comme l'étude scientifique des activités humaines, il nous apparaît que cette phase descriptive a été écourtée au profit d'efforts de théorisation ainsi que de l'emprunt prématuré de la démarche expérimentale dans l'étude des phénomènes psychologiques individuels et sociaux. Une des conséquences de ce cheminement historique est un manque évident de connaissances empiriques sur le comportement humain. L'observation directe du comportement représente une voie privilégiée et essentielle pour élaborer une telle description.

La phase descriptive en éthologie

L'approche éthologique se caractérise à la fois par l'utilisation systématique de l'observation directe du comportement et par une conceptualisation biologique des activités humaines. Ce cadre conceptuel suppose a priori que le comportement est observé et décrit en termes de mouvements et d'activités observables. Dès lors, l'observateur ne s'attarde pas à inférer la présence de motivations, intentions ou émotions sous-jacentes. Contrairement à l'approche souvent utilisée en psychologie, le comportement n'est pas utilisé comme mesure indirecte d'un processus motivationnel sous-jacent.

Il est en effet illogique pour un éthologue d'aborder les problèmes de causalité et de modification du comportement sans une appréciation détaillée du répertoire comportemental : le contenu à expliquer ou à modifier. La phase descriptive en éthologie peut se diviser en trois étapes successives et vise essentiellement à élaborer une description la plus exhaustive possible du répertoire comportemental de l'espèce étudiée.

1 - Observation naïve

La première étape de la phase descriptive implique une observation informelle, où l'observateur identifie et décrit le comportement de ou des individus à l'étude. L'observation est informelle dans le sens où le but visé n'est pas de mesurer le comportement, mais d'entrer en contact avec les sujets (ou groupe spécifique) et leur milieu. Les périodes d'observation ne sont pas structurées et se distribuent tout au long du cycle d'activités des individus observés. Les divers comportements sont alors identifiés et décrits tant en termes de gestes moteurs que des parties du corps impliquées lors de leur émission (description morphologique). Cette description des schèmes comportementaux s'élabore en regroupant les mouvements élémentaires émis de façon simultanée ou en une séquence hautement prévisible. Ce regroupement vise à obtenir un patron moteur, patron reconnu avec constance et décrit de façon économique grâce à l'utilisation d'une étiquette qui chapeaute une description plus détaillée des mouvements impliqués (par exemple : mordre, pousser, sourire, embrasser).

On décrit également le contexte physique (milieu) où a lieu l'observation, afin d'en souligner les particularités. Il ne s'agit pas ici d'inférer un lien causal ou fonctionnel entre ces particularités et les comportements observés, mais d'obtenir toute l'information pertinente sur l'écologie physique de chaque milieu où se déroule l'observation naïve. Il est fort possible que les caractéristiques de chaque milieu influencent le type, la fréquence ou la durée des productions comportementales : par contre, l'observation naïve n'a pas pour fonction d'identifier l'effet précis des variables environnementales ; tout au plus, nous renseignera-t-elle sur l'influence potentielle de ces dernières. De la même façon que nous avons décrit l'écologie physique, nous observerons le contexte social en focalisant notre attention sur les individus qui le constituent ainsi que sur les paramètres identifiant la population. Le nombre d'individus, le sexe, l'âge, le poids, la densité sociale, la distribution

des individus dans l'écologie physique ne sont que quelques exemples des caractéristiques du milieu social.

2 - Élaboration d'une liste descriptive

Le processus d'identification des comportements et des milieux fournit une liste d'activités décrites en termes morphologiques que l'on appelle liste descriptive. Celle-ci s'élabore au fur et à mesure au cours de l'observation naïve et contient l'ensemble des divers comportements observés chez plusieurs individus (quand c'est le cas), durant plusieurs périodes d'observation, ainsi que les critères permettant de les identifier.

Lors de la période d'observation naïve, l'élaboration de cette liste descriptive peut se poursuivre tant et aussi longtemps que l'ensemble du répertoire comportemental n'a pas été décrit. Toutefois, notre méconnaissance initiale de ce répertoire, aussi bien que de la multitude des milieux d'observation, peut nous amener à décider un peu trop rapidement du moment où l'on juge que cette liste descriptive est suffisamment élaborée. Cette décision soulève des questions concernant la validité descriptive de cette liste : « La liste est-elle suffisante pour rendre compte de la majorité des activités de nos sujets ? » À titre d'exemple, McGrew (1972) a constitué une liste descriptive de 111 gestes morphologiquement différents chez les enfants d'âge préscolaire. Une stratégie intéressante est de laisser cette liste ouverte et d'y ajouter, tout au long du déroulement de la recherche, les nouveaux comportements observés. Altmann (1965) a d'ailleurs utilisé cette stratégie dans son étude sur les Macaques rhésus et a obtenu une liste comprenant 123 items, alors que celle-ci n'incluait, à l'origine, que 36 schèmes comportementaux différents. Notre familiarité avec les sujets, notre habileté à identifier de nouveaux comportements et notre appréciation du répertoire d'une espèce s'accroissent généralement avec le temps d'observation. Dans ce sens, il faut se méfier des décisions hâtives concernant la validité descriptive de la liste. Dans l'incertitude, il est préférable de poursuivre l'observation naïve, car le but visé n'est pas finalement d'obtenir un nombre record de comportements, mais bien de rendre compte le plus possible des activités des sujets étudiés.

Il est souhaitable que l'observation naïve porte sur plusieurs individus, et ce, à l'intérieur de différents types d'unité sociale et dans plusieurs contextes physiques. La validité descriptive ultime suppose une bonne généralisation de la liste descriptive d'un milieu

- Wallon, H. (1957). *L'Évolution psychologique de l'enfant*. Paris : A. Colin, 5^e édit.
- Wallon, H. (1959). Psychologie et éducation de l'enfance. Recueil d'articles et conférences. *Enfance*, 12, 191-442.
- Wallon, H. (1963). *Les Origines de la pensée chez l'enfant*. Paris : P.U.F., 3^e édit.
- Walsh, J. (1983). Survey Shows Freshman Shift on Careers Values, *Sciences*, 219 : 822.
- Watson, J.B. (1913). Psychology as the Behaviorist Views It. *Psychological Review*, 20 : 158-177.
- Watson, M.J.M. (1976). A Study of Parent-Child Nonverbal Interaction Behaviors, Parent Attitudes and Child Social Awareness. Ph.D. Dissertation, Purdue University.
- Waxer, P.H. (1978). *Nonverbal Aspects of Psychotherapy*. Toronto : Praeger.
- Weinberg, R., and Wood, F. (Eds.). (1975). *Observation of Pupils and Teachers in Mainstream and Special Education Settings : Alternative Strategies*. Minneapolis : University of Minnesota, Leadership Training Institute Special Education.
- Weisler A ; Mccall, R.B. (1976). Exploration and Play : Resume and Redirection. *American Psychologist*, 492-508.
- White, N.F. (1974). Ethology and Psychiatry, in N.F. White (Ed.) : *Ethology in Psychiatry*. Toronto : University of Toronto Press.
- White, G.D., Nielsen, G., Jonson, S.M. (1972). Time Out Duration and the Suppression of Deviant Behavior in Children. *JAVA*, 5 : 111-120.
- Widmer-Robert Tissot, C. (1981). *Les Modes de communication du bébé*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Wilcox, B., Clayton, F. (1968). Infant Visual Fixation on Motion Pictures of the Human Face. *Journal of Experimental Child Psychology*, 6 : 22-32.

William, G.C. (1966). *Adaptation and Natural Selection*, Princeton University Press : New Jersey.

Wilson, E.O. *Sociobiology, the New Synthesis*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1975.

Wilson, E.O. *On Human Nature*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1978.

Winer, B.J. (1962). *Statistical Principles in Experimental Design*. New York : McGraw-Hill.

Wolff, P. (1966). The Causes, Controls and Organization of Behavior in the Neonate. *Psychological Issues*, 5, Monograph n° 17.

Woolfolk, R.L., Woolfolk, A.E., Garlinsky, K.S. (1977). Nonverbal Behavior of Teachers : Some Empirical Findings. *Environmental Psychology and Non verbal Behavior*, 2 (1) : 45-61.

Wright, H.F. (1960). Observational Child Study. In P.H. Mussen (Ed.). *Handbook of Research Methods in Child Development*. N.Y. : Wiley.

Wyne, Edwards, V.C. (1962). *Animals Dispersion in Relation to Social Behaviour*, Edinburgh : Oliver and Boyd.

Wyne, S., Ulfeder, L.S. and Dakof, G. (1975). *Mainstreaming and Early Childhood Education for Handicapped Children : Review and Implications of Research*. (Eibal Report, Contract OEC74-9056). Washington, D.C. : Bureau of Education for the Handicapped.

Yarrow, M.R., Waxler, C.Z., Scott, P.M. (1971). Child Effects on Adult Behavior. *Developmental Psychology*, 5 : 300-311.

Yfantis, C. (1980). Non publié, cité dans Schleidt, M. et Hold, B.

Younis, J. (1980). *Parents and Peers in Social Development*. Chicago, Ill. : University of Chicago Press.

Youniss, J. (1981). Moral Development through a Theory of Social Construction : An Analysis. *Merril Palmer Quarterly*, 27 : 385-403.